

## La peur du loup

Marcel Jean

Volume 32, numéro 6 (192), décembre 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31958ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Jean, M. (1990). La peur du loup. *Liberté*, 32(6), 57–62.

MARCEL JEAN

## LA PEUR DU LOUP

La lune était ronde et il faisait très chaud. Lorsqu'on la regardait, cette grosse boule blanche ondulait comme l'aurait fait son reflet sur la surface calme d'un lac. Derrière la maison, l'humidité faisait perler des gouttes d'eau sur les feuilles du lierre qui, à chaque jour qui passait, étouffait le vieux mur de pierre avec plus de force. Là-bas, au bout de l'allée, la grille était ouverte et une agitation dans le buisson, en face de l'entrée, attirait l'attention. Sans doute était-ce dû à la présence d'un quelconque animal: un lièvre ou une marmotte, petite bête affolée par cette enivrante chaleur de milieu d'été. Et la vie dans ce jardin était dominée par le son des criquets, par ce craquement long, persistant et enveloppant qui semblait venir de nulle part et qui invariablement accompagnait le soir.

À l'intérieur de la maison, le père était assis au salon, fumant sa pipe et lisant son journal. Il portait une robe de chambre de satin rouge et noir, et son cou était caché par un foulard de soie blanche. À quelques pas de lui, sa fille, Mélanie, était agenouillée à l'exact centre de l'immense sofa qui était accolé au mur d'un bout à l'autre de la pièce. Vêtue d'une robe de nuit de tissu blanc sur lequel étaient imprimées de grosses pommes rouges, l'enfant de six ans, poupée oubliée par sa maîtresse lassée de jouer, semblait minuscule. Au-dessus de sa tête trônait une grande toile moderne, amas de taches multicolores qui semblait n'être

là que pour briser la belle unité de cette pièce qui, sans cela, aurait été d'un autre âge.

Rares étaient les occasions où le père se retrouvait seul avec son unique fille, et c'est pourquoi il goûtait chaque seconde de cette soirée comme si c'était la dernière. Pliant soigneusement son journal en le tenant du bout des doigts pour ne pas se tacher d'encre, il posa longuement les yeux sur l'enfant et engagea la conversation.

— Dis-moi, mon ange, est-ce que tu as peur dans le noir?

Elle fut surprise par cette question. Elle ne voyait pas ce que la noirceur pouvait avoir d'effrayant, d'inquiétant, et de ce fait ne comprenait pas le sens de la phrase de son père. Fillette élevée avec sévérité et rigueur, elle jugea sage de ne pas répondre et de baisser la tête.

Suçotant sa pipe à travers les volutes de fumée comme il le faisait à chaque fois que quelque chose l'étonnait, son père reprit:

— Alors tu n'as pas peur. Allez, ma chérie, mon petit trésor, ma seule et unique fierté, réponds-moi, sois gentille.

Conformément à la bonne éducation qu'elle avait reçue, la petite se plia à la requête de son père.

— Non, répondit-elle timidement. Et elle crut bon d'ajouter: Pourquoi? Pourquoi aurais-je peur?

— Parce que, mon petit lapin tout rose, parce que... Il y a des tas de bonnes raisons d'avoir peur dans le noir.

L'enfant releva la tête et ses yeux se fixèrent sur la bouche de son père que surplombait une lisse moustache cirée. Celui-ci sortit un mouchoir de coton blanc, sur lequel, en fil rouge vif, étaient brodées ses initiales. Il s'épongea le front en de petits gestes secs.

— D'abord, dit-il, il y a les fantômes: ces êtres translucides qui passent à travers les murs et qui viennent au pied de notre lit pour troubler notre sommeil. Les fantômes sont les âmes en peine de l'au-delà, ce sont les esprits de

ceux qui n'arrivent pas à jouir du repos éternel. Tu crois aux fantômes?

L'expression de la fillette ne changea pas. Visiblement, elle ne croyait pas aux spectres.

— Ensuite, continua le père, il y a les vampires. Beaucoup de gens croient aux vampires. Ce sont des créatures maudites; elles apparaissent sous forme de chauves-souris et s'abreuvent de sang humain. Elles s'introduisent dans les chambres par les fenêtres ouvertes. Là, elles reprennent forme humaine, s'assoient sur ton ventre pendant ton sommeil, et plongent leurs longues incisives dans la chair blanche de ton cou. Leur méfait accompli, seuls deux trous rouges viennent briser la pureté de ta fine peau. À ce moment, ton corps est irrémédiablement damné. Seul un pieu de bois profondément enfoncé au centre de ton cœur peut sauver ton âme.

Mélanie avait les yeux grands ouverts. Il faisait toujours aussi chaud et ses pieds, comme ses mains, étaient mouillés de sueur. L'enfant sursauta. Un coup de vent avait fait battre les grands rideaux du salon et grincer la grille. Le chat, qui était perché en haut de la fenêtre, se jeta au sol en miaulant. Cognant sa pipe contre la paume de sa main gauche, le père lui fit un sourire. Il continua:

— Il y a aussi les sorcières. Ce sont d'affreuses vieilles femmes qui capturent les petits enfants et leur font boire de dégoûtantes mixtures qu'elles ont fait bouillir dans de grands chaudrons. Elles cuisinent ces breuvages en utilisant des centaines d'ingrédients insolites: de la bave de crapaud, de la peau de serpent, de la poudre d'os de chacal. Elles ont de grands nez crochus et des verrues au visage. Des verrues, tu sais, comme la voisine... La nuit, elles se promènent dans le ciel en chevauchant de gros balais de paille, à la recherche de petits enfants qui se sont éloignés de la maison de leurs parents.

La petite ne bougeait plus. Le père mit la main dans

une des poches de sa robe de chambre pour en sortir une montre en or. Il y jeta un coup d'œil.

— Et je ne t'ai pas encore parlé des loups-garous, ces hommes qui se transforment en loups. D'ailleurs, ce soir, c'est la pleine lune. Et il y a les morts-vivants... les... Mais il est tard, mon petit sucre... Il est tard et tu devrais être au lit depuis bien longtemps. Viens embrasser ton père et va dormir. Un sommeil doux et profond t'attend, là-haut, dans ton grand lit douillet.

La petite se leva et s'approcha de son père qui, la prenant par la taille, effleura de ses lèvres ce front humide. Elle le salua, puis se retourna et monta l'escalier. Ses petits pieds nus claquèrent sur les marches de bois avant de glisser sur le long tapis du couloir sombre de l'étage.

Arrivée à sa chambre, elle alluma la veilleuse. Ce geste fut comme un signe fait aux ombres pour qu'elles se mettent en place. Sous le drap de coton blanc, la petite chercha vainement un sommeil qui habituellement ne tardait pas à venir. Le vent s'était définitivement levé et la grille de l'entrée s'en plaignait avec patience. C'était un souffle chaud qui n'allégeait aucunement l'atmosphère et tout portait à croire qu'il y aurait de l'orage avant la fin de la nuit.

Sur le mur dansait une branche qui devenait tantôt visage hilare, tantôt main crochue s'avançant insidieusement vers le corps sans défense d'un ourson en peluche. À l'approche des phares puissants d'une automobile qui passait sur la route, l'ourson se métamorphosa à son tour en une bête difforme et livra une lutte féroce à la branche qui avait maintenant l'allure d'une sorcière osseuse et courbée.

La petite ferma les yeux le plus fort qu'elle put et crispa ainsi son doux visage. C'était comme si sa tête était soumise à une pression venant à la fois du menton et du sommet du crâne. Cherchant à se rassurer, elle pensa à son père. Il était encore en bas et curait calmement sa pipe. Seuls les légers grattements venaient rompre son silence. Elle essaya de penser à autre chose, voulut se raconter des histoires.

Mais elle était si jeune. À six ans, que le répertoire d'histoires est restreint!

Il était une fois une petite fille marchant dans une forêt. Elle portait une robe de nuit ornée de grosses pommes rouges, avait les pieds nus, tenait dans sa main un panier contenant des galettes et un petit pot de beurre, et s'attachait à ramasser des fleurs...

La grille grogna avec violence. Mélanie eut un frisson.

Il était une fois une petite fille effrayée par un grognement. Elle marchait dans une forêt. Elle portait une robe de nuit ornée de grosses pommes rouges. Sur chacune des pommes, on avait pris une bonne bouchée. La petite s'était éloignée du chemin, elle cueillait des fleurs et un loup s'approchait sournoisement...

Mélanie tenta, dans un ultime effort, de se reconforter.

Il était une fois une petite fille qui avait faim et qui se promenait dans le bois. Elle portait une robe de nuit au tissu garni de pommes pas assez mûres. La petite était prête à capturer un loup, à le faire cuire et à le manger...

La grille grogna de nouveau et le vent fit claquer les volets des fenêtres. Mélanie poussa un gémissement.

Il était une fois une petite fille belle à croquer qui se promenait dans une forêt sombre avec le but évident de se faire dévorer toute crue par le gros méchant loup. Elle portait une drôle de robe de nuit sur laquelle étaient dessinés de nombreux trognons de pommes...

Mélanie hurla. La lune était ronde. Son cri retentit jusqu'au bout de l'allée. Le père se leva net en laissant tomber son journal et sa pipe. À la course, d'un seul souffle, il monta les marches quatre à quatre, et en moins de deux il alluma la lumière de la chambre.

La petite était assise sur le lit, en larmes, serrant très fort un coussin en forme de petit chien. Sa robe de nuit était toute mouillée. Son père la regardait, les yeux agrandis.

— Papa, fit-elle, la voix brisée par l'émotion, j'ai peur, j'ai très peur. Et elle éclata en sanglots.

Avec toute la douceur dont il était capable, le père s'avança, s'agenouilla près du lit et prit l'enfant dans ses bras. Elle se blottit contre lui et il lui essuya le visage avec attention, entrecoupant chaque geste de baisers sur le front.

— Mais non, n'aie plus peur, disait-il, en la berçant tendrement. N'aie plus peur, mon petit poussin, mon chaton, n'aie plus peur. Tu sais très bien que quand papa est là, tu n'as rien à craindre.

---

*Critique de cinéma, Marcel Jean est membre du comité de rédaction de la revue 24 Images. Il est également l'auteur d'un court métrage, Le Rendez-vous perpétuel, et d'un moyen métrage, Vacheries.*